est d'ailleurs d'une faible spiritualité ; elle a du mal à se dégager de la matière, et l'étude des pratiques et formules magiques qui termine ce livre plein d'analyses révélatrices, érudit et plaisant, ouvrira à beaucoup un domaine jusque-là bien mal connu de l'histoire des religions antiques.

Paul-Marie DUVAL.

Anna Elizabeth WILHELM-HOOIJBERGH, *Peccatum : Sin and guilt in ancient Rome* : Gröningen, J. B. Wolters, 1954, 125 pages.

Cette bonne étude philologique classe et rapproche avec adresse un très grand nombre de textes, et détermine ainsi l'évolution sémantique du mot *peccatum*, depuis l'idée du faux pas jusqu'à celle du péché ; elle distingue aussi entre *peccatum*, « transgression comme fait », et *culpa*, « transgression comme faute ». De diligents rapprochements (avec *iniuriam facere, delinquere, errare, uitium, crimen* pour *peccatum* ; — avec *fortuna, fatum, casus* [pourquoi?], *crimen, facinus, scelus* pour *culpa*) aident à préciser nuances et valeurs. Parfois, avec une excessive subtilité, surtout lorsque l'autrice veut faire dériver du mode syntaxique des variations de sens (par ex. p. 7 : emploi de *peccare* avec sujet non personnel) ; les emplois poétiques sont parfois pris... trop au sérieux.

Bien entendu, une pareille étude entraîne à des recherches psychologiques et sociales. On sent qu'elles ne pouvaient être négligées par une disciple de M. Wagenwoort. Elles sont conduites avec finesse ; mais il est évident que l'état de la tradition littéraire latine ne permet ni de doser les emplois ni peut-être d'en tracer une évolution vraisemblable. La « faute amoureuse » est trop bien représentée par toute la littérature élégiaque ; et il est tentant de s'arrêter trop longtemps (p. 44 et suiv.) sur l'obscure *culpa*, qui entraîne Ovide à tant de variations. En contrepartie, des états anciens, peu représentés, ne sont accessibles qu'au delà des emplois courants, par des études spéciales, comme celle de P. Noailles sur les tabous du mariage, qui n'est ni utilisée p. 24, ni citée dans la courte bibliographie des p. 124-125.

Mais M^lle^ Wilhelm-Hooijbergh a remarquablement mis en ordre les textes relatifs à la confession des fautes — en justice ; au sens religieux ; dans la vie quotidienne (p. 71-91). Elle a noté (insuffisamment) les influences des cultes orientaux, l'action de la philosophie et de la morale ; et, trop brièvement, p. 91, l'importance des différences psychologiques individuelles d'une part, du mécanisme purement verbal de l'absolution rituelle de l'autre. Un dernier chapitre traite en une vingtaine de pages de l'emploi des mots *peccatum* et *culpa* dans l'ancienne littérature chrétienne (de Tertullien àPrudence) ; c'est un complément dont on lui saura gré, mais bien bref.

Au total, cet ouvrage très méritant constitue un recueil utile d'exemples, commentés avec intelligence et justesse.

Jean BAYET.

Robert MUTH, *Träger der Lebenskraft. Ausscheidungen des Organismus im Volksglauben der Antike* : Wien, Rohrer Verlag, 1954, XIII + 184 pages.

L'objet de ce petit livre est double : présenter, en une longue introduction, une théorie complète des croyances folkloriques concernant les sécrétions du corps humain, notamment la salive, puis, en deux chapitres, rassembler les textes grecs et latins relatifs à l'utilisation de ces mêmes sécrétions, d'abord dans la magie, puis dans la médecine populaire. Un troisième chapitre vient s'ajouter ; il est consacré au rôle de la salive et de l'urine dans les mythes helléniques. Enfin, à la façon d'un *excursus*, M. Muth interprète, à la lumière des résultats acquis dans le reste de son ouvrage, une inscription funéraire trouvée en 1932 à Carnutum, et dans laquelle un soldat nous apprend que son fils, mort à cinq ans et privé de sa mère dès sa naissance, a été nourri *saliuis suis*.

Il en va de ce travail comme de tous ceux qui ont pour objet un point de « mythologie comparée » : les exemples rassemblés, qui proviennent des domaines les plus divers, tendent à suggérer une certaine conclusion, qui serait peut-être différente s'ils étaient rangés dans un autre ordre. Pour M. Muth, les sécrétions et excrétions du corps sont les manifestations de la force vitale. « La salive est la sève de vie, l'urine, l'eau vitale, les excréments sont la substance vitale » (p. 25), et c'est à partir de cette thèse que tout l'ouvrage se développe. C'est parce que la salive est une substance de vie qu'elle peut servir aux envoûtements, parce qu'elle passe pour fécondante qu'elle acquiert une valeur apotropaïque (au même titre que le phallos), et, naturellement, qu'elle est utilisée par la médecine populaire. On est tenté de se demander si les concepts invoqués ne demeurent pas un peu vagues. M. Muth remarque lui-même (p. 7) que les croyances « primitives » (quel que soit le sens que l'on donne à cet adjectif) ne constituent pas un système cohérent.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Muth se présente comme un utile commentaire à bien des passages de Pline l'Ancien, de Varron, de Pétrone, de Perse, etc., et, naturellement, de tous les auteurs médicaux. On y trouvera des pratiques fort curieuses et des explications qui, parfois, ne le sont pas moins : si les travailleurs crachent volontiers dans leurs mains avant d'empoigner la bêche, ne serait-ce pas — nous dit-on — afin d'accroître de toute l'énergie vitale de la salive l'énergie de leur geste? ! Naturellement, le mythe d'Apollon et Cassandre n'est pas omis de cette revue, et M. Muth admet, avec beaucoup de vraisemblance,

que la forme classique (Apollon retirant à Cassandre le don de persuasion en lui crachant dans la bouche) n'est qu'une variante affaiblie d'une version plus ancienne dans laquelle le dieu enlevait par le même procédé le don de prophétie à la jeune fille traîtresse. Dans l'ensemble, nous avons ici une bonne « enquête préliminaire », dans laquelle il y a beaucoup à prendre et, peut-être, beaucoup de distinctions à établir.

Pierre GRIMAL.

Archéologie.

G. LUGLI, *Fontes ad topographiam ueteris Vrbis Romae pertinentes*, II : libri V-VII : Roma, Università, 1953, in-8°, 231 pages, 8 planches.

La très belle œuvre de M. Lugli continue de paraître à un rythme rapide. Voici le deuxième volume, consacré au Tibre, aux ponts, aux égouts, à l'île Tibérine et aux aqueducs. Il a les qualités que, pour le volume précédent, j'ai signalées dans la *Revue*, 1953, p. 479, compte-rendu auquel je n'aurais rien à ajouter si M. Lugli ne m'avait lui-même, dans une réponse privée, donné de précieux éclaircissements.

Je m'étais permis de le chicaner sur la façon — à mon sens trop compliquée — dont on devrait citer ses *Fontes*, et je le déplorais d'autant plus que je prévoyais qu'on aurait à les citer très fréquemment dans nos études. Il me signale et aux usagers à venir que la référence que j'écrivais I, 1, 5, 39, doit s'écrire I, 5, 39 ; l'indication du volume est inutile ; il suffit de commencer par le livre qui est indiqué en chiffres romains en tête du titre courant de chaque page de gauche, pour continuer par le chapitre qui est indiqué en chiffres arabes en tête du titre courant de chaque page de droite, et finir par le numéro particulier du texte visé qui est dans le corps de la page. Et M. Lugli ajoute qu'il a préféré cette façon de numéroter les textes à partir de 1 dans chaque chapitre à la numérotation progressive et continue des inscriptions du *C. I. L.*, par exemple, « parce que les *Fontes* ne sont pas un simple recueil de fiches et de textes sans lien, mais un recueil systématique, une description des monuments faite avec les textes mêmes, une vraie suite de monographies dont le contenu est indiqué par les sous-titres en caractères gras ». On ne peut que se rallier sans réserve à cette mise au point du maître des études de topographie romaine.

Je parlais de ce volume aquatique, si j'ose dire, avec M. Le Gall, à qui sa thèse sur le Tibre donne en l'affaire une compétence exceptionnelle. Il ne savait assez dire combien cet ouvrage est bien fait, quels services il peut rendre, quel temps précieux il aurait économisé s'il l'avait eu à sa disposition quand il s'est mis à la tâche. Nous profiterons tous, désormais, de la commodité qui nous est offerte par cette aubaine !

Marcel DURRY.

A. Maiuri, *Saggi di varia antichità* : Venise, éd. Neri Pozza, 1954, 459 pages, plusieurs Index, 40 planches.

Il serait superflu de rappeler tout ce que l'archéologie doit aux efforts et aux travaux de M. A. Maiuri, dont la vie bien remplie est tout entière consacrée à la science. Il a dirigé pendant dix ans la Mission archéologique italienne à Rhodes, a exécuté un certain nombre de fouilles en Crète et le voici, depuis trente ans, à la tête de la plus riche circonscription archéologique d'Italie, de la *Soprintendenza alle antichità della Campania*. A côté d'ouvrages considérables et devenus indispensables au chercheur — tel son beau livre sur la Villa des Mystères — M. A. Maiuri a écrit quantité d'articles dispersés en des revues variées et d'accès parfois difficile, même pour le lecteur italien. La sollicitude d'un éditeur auquel nous savons gré l'amène, dans le présent volume, à rassembler un certain nombre d'études historiques ou archéologiques traitant de la terre campanienne.

Ces études sont de date fort différente et s'étendent sur un quart de siècle. Si la première, intitulée : *Aspects et problèmes de l'archéologie campanienne*, a été publiée dans la revue *Historia* en 1930, une étude du fameux carré magique a vu seulement le jour en 1953 dans les *Comptes rendus de l'Académie de Naples*. Tous les textes présentés ont été reproduits pratiquement sans retouche, et nul doute que M. A. Maiuri a mis une certaine coquetterie à ne rien reprendre de ce qu'il avait écrit. L'admirable est que rien n'a vieilli et que les pages que nous lisons gardent leur caractère de fraîcheur, de vision directe et concrète des choses. Les problèmes posés par l'histoire et l'archéologie campanienne, les perspectives qui s'ouvrent devant une recherche de longue haleine nous sont présentés sous la lumière la plus vive et de la façon la plus juste.

Il est impossible de suivre pas à pas des exposés divers et qui font tour à tour place à la discussion archéologique, à l'étude épigraphique, à l'essai d'histoire. On ne sait s'il faut apprécier davantage la solidité de l'information ou bien la légèreté et le charme d'un style dont le rythme et la clarté s'accordent admirablement au ciel pur de Campanie. Certes, bien des questions restent encore fort discutées, et nous songeons ici aux délicates questions du carré magique et de la croix d'Herculanum pour lesquels M. A. Maiuri a des adversaires dont, il faut bien le dire, la position et les arguments demeurent solides. Mais c'est volontairement, et nous lui en sommes reconnaissants, que l'auteur a décidé de donner une place à quelques écrits polémiques, car une polémique courtoise donne l'exemple de ce que doit être le heurt loyal de savants qui s'opposent. Laissons plutôt dire à M. Maiuri lui-même que « la polemica ad armi cortesi, mentre vale a ravvivare l'interesse per qualche

arduo problema, e utile esercizio di raziocinante umanità ». Sans cesse, on rencontre au cours de la lecture des réflexions ou des pages où s'exprime un humanisme délicat et charmant. Et, à la discussion nette et serrée, se mêle souvent un sourire ou bien une douce ironie sans qu'il y ait jamais trace d'amertume et d'hostilité.

L'impression qui se dégage de cet ouvrage qu'illustrent une série de photographies admirables est celle d'une vie heureuse, consacrée à l'étude des problèmes les plus passionnants se posant dans un cadre incomparable. On est frappé par l'ampleur des efforts accomplis et des résultats atteints, par l'ampleur aussi du travail encore à faire. Bien des lecteurs seront étonnés d'apprendre que des sites importants, des régions entières attendent encore le début de leur exploration. En Grande-Grèce, des zones capitales sont encore vierges de fouilles sérieuses et la réponse à quantité de problèmes, insolubles dans l'état actuel de notre documentation, se trouve sans doute enfouie dans un sol que la pioche n'a pas encore touché. Ce n'est pas un des moindres mérites du savant, grâce auquel Pompéi et Herculanum renaissent sûrement de leurs ruines que d'indiquer avec une clarté lumineuse les tâches immenses qui s'ouvrent encore devant le chercheur et la méthode qu'il conviendra de suivre pour s'y attaquer et en venir à bout.

Raymond Bloch.

Carlo Pietrangeli, *Mevania (Bevagna), Regio VI, Umbria*, dans la série *Italia romana : Municipi e colonie*, série I, vol. XIII : Roma, Istituto di studi romani, 1953, 176 pages, 16 planches.

L'Institut des *Studi romani* poursuit régulièrement la publication d'une intéressante collection concernant les municipes et les colonies de l'Italie romaine. On déplore malheureusement le récent décès du professeur A. Minto, auquel l'étruscologie devait tant et qui dirigeait, aux côtés de M. G. Q. Giglioli, ce précieux ensemble de recherches. C'est au secrétaire de la collection qu'est dû un nouvel ouvrage sur la petite ville romaine de Mevania. M. C. Pietrangeli nous avait déjà donné, en 1939, puis en 1943, deux volumes sur Spolète et sur Ocriculum. Les qualités de cet excellent érudit, qui préside avec sagesse aux destinées du Musée des Conservateurs, à Rome, se manifestent à nouveau dans la présente étude.

Mevania (aujourd'hui Bevagna) se trouve située aux confins étrusco-ombriens, environ à mi-chemin entre Spolète et Pérouse. Son sol a permis la découverte d'assez nombreuses inscriptions, de sculptures et de monuments qui ont depuis longtemps excité la curiosité des voyageurs et des savants. Une tradition fort ancienne voit en Mevania la patrie de Properce. M. C. Pietrangeli rappelle que de récents travaux

ont fait justice de cette hypothèse. On s'accorde aujourd'hui à penser que l'illustre poète est originaire d'Assise. Le nom de Mevania provient, sans doute, d'un gentilice étrusque : *Mefana.*

La première partie du livre est consacrée à une étude détaillée de l'histoire de la ville. Peu de découvertes relatives à la période ombrienne et étrusque. La présence étrusque est, cependant, probable, et le nom même de la cité la confirme. Les premiers renseignements précis sur Mevania remontent à la conquête de l'Ombrie par les légions romaines, au cours de la deuxième guerre samnite. En 308, une bataille se déroula sous les murs de la ville entre les Ombriens et l'armée de Fabius Rullianus (Tite-Live, IX, 41, 1). C'est après la défaite de Sentinum, en 295, des armées ombrienne et étrusque coalisées que les villes ombriennes demandèrent la paix à Rome et signèrent avec elle des traités d'alliance. La *Via Flaminia*, que le censeur C. Flaminius construisit en 220, passa par Mevania et la ville tira avantage de cette situation privilégiée sur la voie qui drainait le trafic entre Rome et l'Adriatique. Sans doute après la guerre sociale Mevania fut inscrite dans la tribu *Aemilia* et devint municipe régi par des *quatuorviri.* La vie de la cité fut florissante sous l'Empire, comme le démontre l'importance de ses monuments. Au cours de la guerre contre Vespasien, Vitellius y avait installé son état-major. Au Bas-Empire, la cité devint siège épiscopal, puis, au VI^e^ siècle, perdit son évêque et dépendit de celui de Spolète.

Après ce rapide historique, la vie de Mevania est évoquée en quelques paragraphes. Une prosopographie municipale groupe les familles dont les membres ont revêtu des charges civiles ou religieuses dans le municipe. Elle est suivie d'une étude des magistratures locales, des cultes et sacerdoces, des arts et des métiers en faveur dans la ville. Au I^er^ siècle de notre ère, le potier C. Popilius, dont les coupes ornées en relief eurent une vogue méritée, avait un important atelier à Mevania, un autre, situé aussi sur la via Flaminia, à Ocriculum. L'église mévanate eut ses martyrs, dont la *passio* est contée dans les *Acta Sanctorum.* Saint Vincenzo, qui vécut à une époque incertaine, demeura le patron de la ville.

Dans une deuxième partie, l'auteur passe en revue les restes archéologiques de l'ancien municipe. Il brosse un tableau d'ensemble de sa situation et de sa topographie. Pline l'Ancien nous parle des murs de brique d'Arezzo et de Mevania : *In Italia quoque latericius murus Arretii et Mevaniae est* (*Nat. Hist.*, XXXV, 173). Il subsiste des traces de ces fortifications archaïques et dues, sans doute, à l'influence étrusque dans Arezzo, mais, à Bevagna, tout vestige en a disparu. Par contre, il y subsiste certaines parties d'un mur d'enceinte en pierre, en *opus reticulatum* ; son périmètre devait atteindre deux kilomètres et quart. La ville actuelle n'a plus qu'un périmètre de 1 kilomètre 700. Ce mur

de pierre doit dater du Ier siècle avant notre ère et sa construction se situe, sans doute, entre la guerre sociale et le second triumvirat. La partie postérieure d'un temple se trouve encore aujourd'hui bien conservée. Il s'agit d'un pseudo-périptère tétrastyle dont subsiste la *cella*, grâce à la transformation de l'édifice en église. L'*opus mixtum* de ses murs date, selon l'auteur, de l'époque d'Hadrien. On ignore à quelle divinité il était consacré. D'un théâtre on voit encore deux galeries semi-circulaires, d'un amphithéâtre quelques maigres vestiges. Sur l'emplacement de thermes disparus, on a mis au jour une ravissante mosaïque dont les motifs sont empruntés au monde marin. Elle doit dater de l'époque d'Hadrien. Des restes de maisons ou d'édifices plus complexes ont été trouvés en différents endroits de la cité. Celle-ci était alimentée par un aqueduc dont subsistent des tubes de plomb inscrits. A cette description très soigneuse succèdent l'énumération et l'analyse rapide des œuvres d'art d'origine mévanate. Il ne s'agit, bien entendu, que de celles qui font partie des collections encore existantes dans la commune ; bien des pièces ont dû disparaître au cours des siècles.

Une troisième partie, précieuse elle aussi, est consacrée au territoire environnant la ville, à ses caractères géologiques, à ses fleuves, ses lacs et ses habitats. Mention particulière est, naturellement, faite du *Clitumnus*, qui naît non loin de Spolète, dans un lieu dont le charme rare a été chanté par les Romains et, à leur suite, par les poètes modernes. On a plaisir, guidé par une plume alerte, à se transporter par la pensée aux bords boisés et riants du fleuve, vers ses bosquets sacrés où, chante Properce, « le Clitumne abrite ses belles ondes et baigne ses bœufs d'une blancheur de neige » (II, 19, 25). Un appendice, enfin, groupe les sources littéraires et épigraphiques, les unes et les autres relativement abondantes, concernant cette petite cité, dont la vie semble s'être déroulée dans la prospérité et dans la paix. Le tableau qu'en a tracé M. C. Pietrangeli est un modèle de monographie, aussi érudite et solide qu'agréable à lire. On souhaite que la collection dont l'ouvrage fait partie continue à nous donner des ouvrages semblables et à faire ainsi revivre de petites cités de l'Italie ancienne, qui demeurent trop souvent cachées à notre vue par l'ombre envahissante de l'*Urbs*.

Raymond Bloch.

Salvatore Bastianelli, *Centumcellae (Civitavecchia). — Castrum Novum (Torre Chiaruccia). Regio VII-Etruria*, dans la série *Italia romana : Municipi e colonie*, série I, vol. XIV : Roma, 1954.

La même collection de monographies, dont je viens de faire l'éloge, s'enrichit encore d'un nouvel ouvrage concernant une importante cité impériale, Centumcellae, et une colonie de moindre

importance, Castrum Novum. L'une et l'autre sont situées en Étrurie.

Centumcellae s'est développée autour du port que Trajan fit construire sur l'emplacement même qu'occupe aujourd'hui l'important port militaire de Civitavecchia. Cette vaste entreprise que mena à bien l'*Optimus Princeps* avait pour but de doter Rome d'un port maritime à l'abri des ensablements : Porto, fondation de Claude, agrandi par Trajan lui-même, avait pour lui le voisinage immédiat de Rome, mais le Tibre ne pouvait promettre longue durée aux installations portuaires installées sur ses rives. Par contre, Centumcellae eut un destin qui se prolongea bien au delà de l'Empire romain lui-même. Jusqu'au XIX^e^ siècle, Civitavecchia fut, en effet, le grand port du Latium. La dernière guerre l'éprouva rudement, mais sa reconstruction est aujourd'hui à peu près achevée.

Le livre de M. Bastianelli brosse le tableau de l'histoire de la cité antique, puis décrit les vestiges anciens encore subsistants, enfin s'attache à la topographie et aux monuments du territoire environnant. L'exposé s'achève, comme il est de règle dans la collection, par l'énoncé des sources historiques et épigraphiques dont nous disposons. Plusieurs planches et dessins illustrent bien le texte.

Notons quelques points particulièrement dignes d'intérêt. Trajan, à qui plaisait le site, fit construire une somptueuse villa à un kilomètre au nord-est de la ville. Pline le Jeune, qui était un familier du prince, y fut appelé et, dans une de ses lettres (VI, 31), il évoque la beauté de la construction (*villa pulcherrima cingitur viridissimis agris*) et décrit sobrement le port nouveau dont il célèbre la naissance (*Habebit hic portus et jam habet nomen auctoris eritque vel maxime salutaris. Nam per longissimum spatium litus importuosum hoc receptaculo utetur*). Le site de la villa impériale est connu, et quelques belles sculptures sont déjà sorties du sol à cet endroit. Nul doute cependant qu'une fouille systématique y serait encore fructueuse. Le port de Trajan avait à peu près la même forme que le port actuel. Il en resta longtemps d'importants vestiges. Léonard de Vinci, venu en 1515 sur les lieux avec le pape Léon X, en dessina quelques détails. Récemment, une maquette du port fut exécutée pour la *Mostra augustea*. On peut la voir aujourd'hui au Musée de la *Civiltá romana*.

Le développement de Centumcellae avait causé la décadence d'une petite ville toute voisine, Castrum novum, ancienne colonie romaine fondée au III^e^ siècle avant J.-C., aux confins des territoires de Cerveteri et de Tarquinia. La deuxième partie du livre, naturellement beaucoup plus brève, en décrit les vestiges et les nécropoles environnantes.

Raymond BLOCH.

Mario Rotili, *L'Arte nel Sannio* : Benevento, Ente provinciale per il turismo, 1954, 211 pages.

Ce livre ne nous appartient que par les 60 pages consacrées au Samnium préromain et romain. Le centre de la région est Bénévent, et si l'on connaît par des reproductions le fameux Arc de Trajan, auquel M. Beaujeu consacre un excellent chapitre dans sa thèse de doctorat, il faut avouer que même Bénévent n'est pas sur les itinéraires consacrés. Que dire, alors, du reste de cette région quelque peu sauvage? Il faut que l'automobile renouvelle notre façon de connaître l'Italie, nous fasse sortir des voies trop fréquentées, nous permette d'aller d'agglomération en agglomération, et l'on sait qu'en Italie chaque étape ou presque recèle quelque merveille. C'est pour un voyage de ce genre à travers le Samnium qu'il sera bon d'avoir le livre solide de M. Rotili, que l'on pourra même compléter, grâce à sa copieuse bibliographie. Pour une seconde édition, que le succès rendra bientôt nécessaire, je demande que le texte soit plus aéré, que certaines illustrations noirâtres (par ex. les nos 8, 19, 20, 27, 33, 83) soient remplacées, et une carte.

M. Durry.

Pierre Pellerin, *Le chanoine Sautel exhume Vaison-la-Romaine* : Paris, Éditions de la Colombe, 1954, 157 pages et figures sur pl. hors texte.

L'histoire commence aux vacances de 1907, lorsque le jeune abbé Sautel prend contact avec les « lunettes » de Vaison, décide d'y mettre la pioche et engage, pour quarante sous la journée, deux terrassiers. L'année suivante, toujours aux vacances, l'abbé, qui consacre ses économies à la recherche du théâtre, revient et les fouilles se poursuivent. Enfin, le mur de scène est atteint. Une petite brochure va amener sur le chantier, non le Pactole, mais une modeste subvention renouvelable de 500 francs. Puis survient la guerre de Quatorze, alors que le théâtre sort de terre. Voilà comment, grâce à l'intuition, au désintéressement et à la ténacité de l'abbé Joseph Sautel s'est ouvert modestement l'un des grands chantiers de fouilles de notre pays. L'histoire de la ville gallo-romaine est si intimement liée à celui qui la fit sortir de sa gangue de terre, qu'écrire l'une c'est retracer l'autre. La paix rétablie, l'abbé Sautel revient à Vaison. Ce ne sont plus de simples « plongées » dans les décombres, mais une quête méthodique, et de 1920 à 1924 les découvertes se succèdent : des bains, la maison du Buste d'argent, d'autres encore. Hélas ! l'impécuniosité ne tarde pas à se manifester et l'abbé envisage un plan plus modeste, lorsqu'un mécène, un roi des tabacs suisse, intervient. Pendant de longues années, jusqu'à la seconde guerre mondiale, M. Maurice Burrus allait donner sans compter pour les fouilles